

bon Dieu, sa vieille et moi, que les discussions sur la politique.

Il avait son parti qui était le seul bon parti, ses hommes qui étaient les seuls hommes intègres du pays, son journal qui était le seul journal honnête et véridique.

Et malheur à qui osait engager avec lui une controverse sur ce terrain. En un rien de temps "mon oncle" vous le collait au mur et le forçait à demander merci. Il annéantissait, pulvérisait son adversaire que cela en faisait pitié. Il faut avoir vu ses roulements d'yeux féroces, il faut avoir entendu ses éclats de voix terribles quand il dénonçait avec une sincérité vraiment éloquente ceux qui avaient été de tout temps, à son point de vue, des exploiters, des menteurs publics, des malfaiteurs et tutti quanti.

Ne sourions pas, ne nous fâchons pas, nous qui avons perdu maintenant cette foi robuste et invincible, respectons l'honnête parti-pris et les convictions ardentes de ces chers anciens partis un à un, emportant dans la tombe les derniers vestiges du bon vieux temps.

Mais ma tante qui venait de rentrer allumait la lampe, et nous commençons la partie de "bézigue", le jeu préféré de "mon oncle."

C'est encore là qu'il fallait le voir, les cartes en mains, sa physionomie intelligente et rusée passionnément tendue, annonçant avec une lenteur orgueilleuse et calculée: "Cent d'as! quatre-vingts de rois! la quinte! et enfin le grand Bézigue;" son triomphe! C'était toujours lui qui avait le plus de "brisques" toujours lui qui "sauçait" avec le sept d'atout, toujours lui enfin qui enlevait le "stèque" à la dernière levée.

Et gare à ma pauvre tante si elle avait le malheur de faire un "coq"! Aussitôt, "mon oncle" laissant tomber son jeu sur la table, se levait de sa chaise et battant des bras sur ses hanches, avec une science rare, une mimique inoubliable, imitait pendant une ou deux bonnes minutes le chantre de nos basses-cours.

Voyez-vous la scène? Ma tante le rabrouait, feignait de se fâcher, moi je pleurais de rire. Ah! les bons moments envolés à jamais!

Mais les années passèrent et voilà que je revêtais le "capot" à nervures blanches, la ceinture verte et la casquette à visière des élèves du petit séminaire de Québec.

D'abord, "mon oncle" fut un peu intimidé, un peu mécontent même de me voir dans ce costume. Il comprenait qu'il s'était passé quelque chose, que j'avais changé tout d'un coup et qu'il ne pourrait plus m'appeler "le petit" ni me gronder un peu comme il le faisait parfois.

En effet, dès ce jour, il m'appela invariablement par mon nom de baptême et n'osa plus jamais me faire la moindre remontrance. Cela me fit

le cœur gros pendant quelque temps, mais j'en pris mon parti et m'y habituai comme on s'habitue à tout en cette vie.

Je m'en voudrais de terminer cet article de tendre souvenir sans parler de la promenade délicieuse, toujours la même et pourtant toujours nouvelle, que je faisais avec "mon oncle" les dimanches et les jours de congé qu'il faisait beau temps.

Cette promenade fort simple consistait à aller flâner toute l'après-midi sur les quais et à travers le port, depuis les hâvres à goélettes de la rue Saint-André jusqu'à l'extrémité de la jetée du bassin Louise, au lieu exact où commence aujourd'hui l'interminable môle du Pacifique.

Du premier mai à la mi-novembre, pendant dix ans, nous avons fait, "mon oncle" et moi, l'inspection des grands travaux qui devaient toujours commencer dans le port de Québec.

Nous n'avons jamais manqué, aux premiers beaux jours, d'aller saluer les légères goélettes qui nous arrivent fières et pimpantes, telles des fleurs hâtives; à l'automne, nous avons toujours tenu à dire un mélancolique au revoir au dernier transatlantique en partance pour l'Europe.

Ce qu'il les aimait "ses" quais, le pauvre "mon oncle", ce qu'il les vantait et les défendait, ce qu'il rêvait pour eux de glorieuses destinées!

Je n'oublierai jamais son accent attristé lorsque, me montrant du doigt sur le fleuve de beaux navires qui filaient à toute vapeur vers Montréal, il me disait la voix navrée: "C'est donc bien malheureux de voir qu'on s'obstine à ne pas vouloir reconnaître les avantages immenses du port de Québec!" Mais il ajoutait aussitôt, une flambée d'espoir remontant à ses yeux: "Laisse faire "petit", laisse-nous" bâtir le pont de Québec et tu verras tout cela changer du jour au lendemain".

"Vous aviez raison, "mon oncle", il s'accomplit, et assez rapidement, ce progrès que vous avez tant rêvé. Il est construit, enfin, "votre" pont de Québec et un à un s'en viennent vers notre hâvre qui leur tend joyeusement les bras, si l'on peut dire, les gigantesques vaisseaux que vous avez si longtemps attendus en vain!"

A cinq heures, nous revenions lentement vers la maison, retraversant dans toute leur longueur les quais où sévissait la rumeur bruyante et confuse qui annonce la fin du jour et la suspension des travaux.

Si vous aviez su, matelots trapus, cuisiniers barbouillés aperçus au hasard des hublots entr'ouverts, si vous aviez su, beaux officiers galonnés d'or dont la silhouette hautaine se profilait fièrement sur la passerelle dans le rayonnement pourpré du soleil couchant, si vous aviez su quels désirs fous de s'embarquer, de partir avec vous sur vos

(Suite à la page 88)